

LA RECHERCHE

DOSSIER:
LES ALIMENTS
IRRADIÉS

M 1108 - 165 - 24 F

mensuel n° 165 avril 1985 - 24 francs

Les premiers habitats d'Éthiopie

par Jean Chavaillon

L'Éthiopie est célèbre pour les Australopitèques découverts dans la vallée de l'Omo et à Hadar. Mais non loin de là, de nombreux sites d'habitats, un peu plus récents, offrent la possibilité de connaître la vie matérielle des premiers occupants de la région. A quoi ressemblaient leurs campements, comment étaient-ils installés ? A Melka-Kunturé, Jean Chavaillon étudie des habitats dont le plus ancien date de 1,7 million d'années. Tout est là : les outils, les restes des repas, les blocs de pierre ayant servi à concasser les os... A partir de ces vestiges, voici retracé le peuplement de l'Éthiopie depuis l'Homo erectus jusqu'à l'Homo sapiens et au Néolithique.

L'Ancien Monde garde de rares témoignages des très vieilles civilisations paléolithiques. Actuellement, les plus anciens gisements se trouvent en Afrique orientale. Les informations qu'ils apportent à la connaissance du passé de l'humanité ne se limitent pas aux seules récoltes et aux études d'outils de pierre; on découvre que ces objets, vieux parfois de deux millions d'années ou davantage, sont associés à des ossements d'animaux, restes de repas effectués par les hominidés. On retrouve aussi les traces d'anciennes habitations construites, d'aires de travail telles que le lieu de dépeçage de gros et de petits animaux ou bien d'ateliers de taille pour fabriquer les outils. Ces gisements acquièrent alors une qualité supplémentaire, celle de nous restituer la vie des premiers hommes.

Melka-Kunturé, en Éthiopie, situé à 50 km au sud d'Addis-Abeba, est l'un de ces grands gisements. Les sols d'occupation que l'on retrouve occupent actuellement les deux rives de l'Awash, ce grand fleuve qui prend sa source 60 km en amont à plus de 2 000 m d'altitude et va se perdre dans un lac désertique aux confins de la frontière djiboutienne.

Le site de Melka-Kunturé se présente aujourd'hui comme un plateau entaillé par la vallée de l'Awash et dominé par les cônes éboulés d'anciens cratères volcaniques, ce qui évoque un peu certains paysages de l'Auvergne. Toutefois une savane à acacias, rompue de quelques champs cultivés, rappelle que nous sommes en Afrique. De nombreux petits affluents s'encaissent profondément dans les terrains anciens qui constituent les berges de l'Awash. Les falaises qui en résultent nous aident à découvrir leur

nature pétrographique et à repérer les strates fossilifères et archéologiques. En amont du gué de Melka-Kunturé, la vallée est peu encaissée, 30 m au maximum, et les rives s'étagent en gradins. Par contre, juste en aval du gué, les chutes de l'Awash amorcent une forte dénivellation et la rivière poursuit son cours dans des gorges profondes d'une centaine de mètres. Seule la région située en amont des chutes et du gué garde le témoignage d'une occupation humaine (fig. 1).

En Éthiopie, le gisement de Melka-Kunturé offre aux préhistoriens l'exceptionnelle possibilité de raconter l'histoire d'une petite région depuis 1,7 million d'années jusqu'à nos jours. En effet, de nombreux sols d'habitats paléolithiques ont été préservés de la destruction : il est alors possible, pour chaque couche archéologique fouillée, de se faire une idée sur le choix de l'emplacement du camp principal, sur l'organisation intérieure de ce campement, sur les outils sélectionnés pour la chasse ou la vie domestique et enfin sur la façon de vivre, domaine hélas ! encore conjectural.

On réalise mieux alors ce qu'ont été les grandes étapes culturelles et l'évolution qui les relie depuis les installations des premiers occupants de Melka-Kunturé jusqu'aux villages des populations néolithiques dont la colonisation territoriale s'est étendue bien au-delà des rives de l'Awash.

Comment choisir un campement ?

Le choix de l'emplacement d'un camp, d'une ferme ou d'une ville a toujours été une préoccupation pour les hommes.

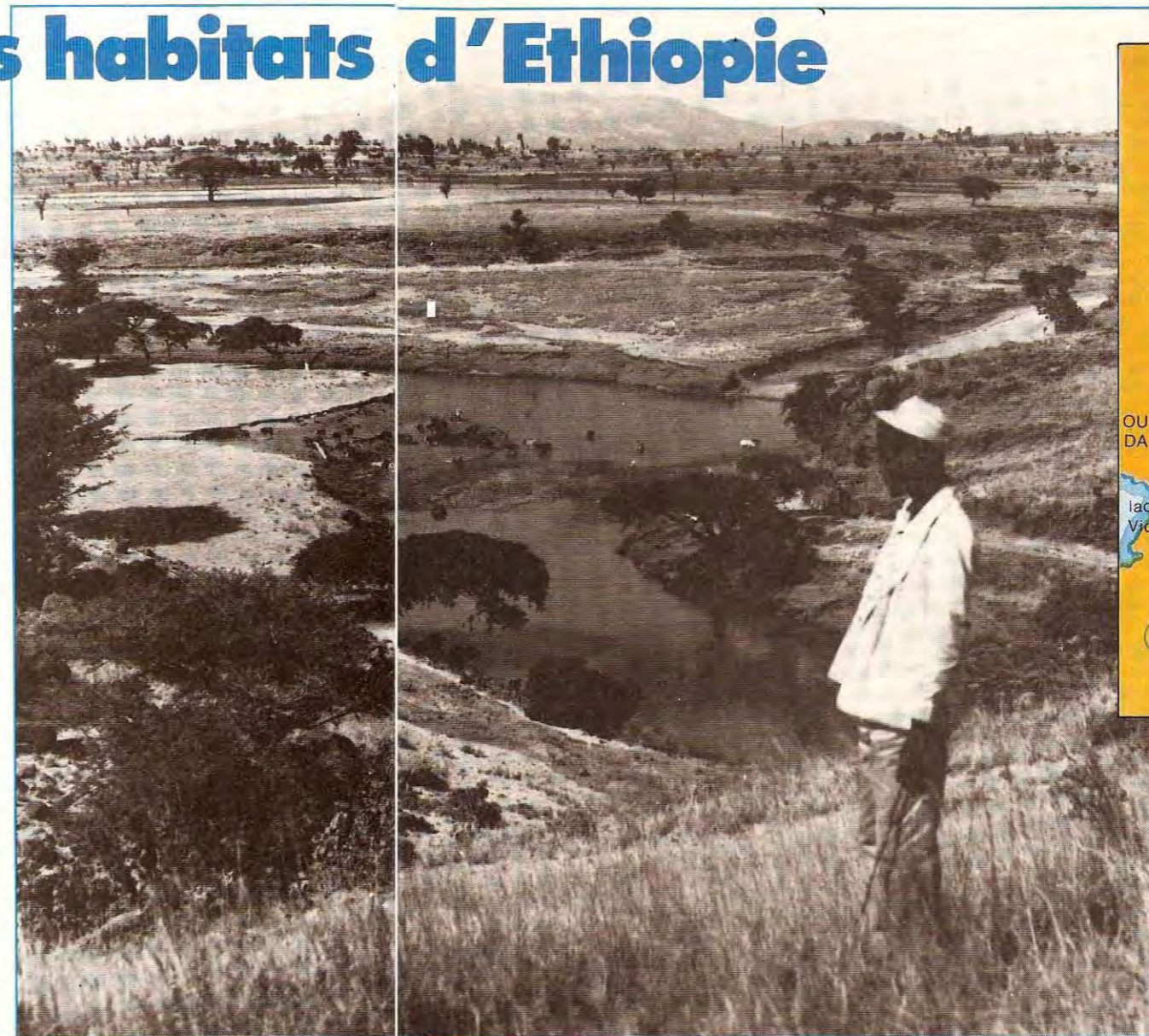


Figure 1. Sur les rives de l'Awash, le site de Melka-Kunturé offre aux préhistoriens la possibilité de retracer l'histoire de l'homme depuis 1,7 million d'années jusqu'à nos jours. Les campements des hommes préhistoriques y ont été en partie préservés. Leur étude vient aussi s'ajouter aux résultats déjà obtenus par les paléanthropologues dans cette région privilégiée de l'Afrique, à partir des fossiles retrouvés tout le long du grand rift africain, depuis la Tanzanie jusqu'à Djibouti. Le gué de Melka-Kunturé a été occupé selon des modalités différentes du Paléolithique au Néolithique : les campements se sont en effet déplacés du bord de la rivière aux premières terrasses, puis enfin aux collines volcaniques qui environnent le gué. (Cliché Jean Chavaillon.)

Ceux de la préhistoire n'y ont pas échappé; toutefois l'évolution rapide, observée nettement au cours des derniers millénaires, s'étire infiniment tout au long des temps paléolithiques. Et cependant un lieu tel que Melka-Kunturé invite le préhistorien à décrire, à partir de documents de fouille, certains changements concernant le choix du terrain pour installer un camp, les relations des hommes avec les groupes d'animaux sauvages, avec les lieux où l'on pouvait se procurer des pierres pour fabriquer des outils et pour construire un abri.

Ce qui s'est passé à Melka-Kunturé s'est produit en d'autres régions de l'Afrique et de l'Eurasie. L'incontestable avantage de Melka-Kunturé est que l'on peut observer plusieurs habitats d'époques différentes sur le même site. En Europe, les variations climatiques ont eu une influence profonde sur le choix du lieu d'habitat qui n'était pas le même lorsque les hommes vivaient sous un climat tempéré et chaud ou sous les froids

polaires des périodes glaciaires. L'homme a su adapter son mode de vie et son implantation familiale aux variations de température et aux changements de la faune et de la végétation qu'elles entraînaient. Il y avait même des abris de plein air en été et des installations en grottes l'hiver.

En Afrique orientale, les changements climatiques ne s'orientent plus du chaud vers le froid mais plutôt du sec vers l'humide. L'habitat en grotte n'était pas nécessaire, d'autant plus que les abris sous roche et les cavernes étaient rares. On prend plus aisément conscience, dans ces régions, du fait que les différences concernant le lieu d'implantation des camps sont davantage sous l'influence de facteurs culturels que sous l'influence de phénomènes climatiques : autrement dit, ce sont les changements intervenus dans la société ou les améliorations technologiques qui ont influencé le choix de l'implantation du campement et son organisation intérieure.

L'eau est la première des nécessités.

L'installation d'un camp paléolithique dépendait de plusieurs obligations parmi lesquelles la proximité d'un point d'eau, la nature du terrain et la présence plus ou moins proche de cailloux et de blocs dont ils avaient besoin (fig. 2).

Le campement paléolithique est d'abord en relation étroite avec une source, une rivière ou un lac. A Melka-Kunturé, la rivière Awash fournissait l'eau nécessaire à la vie des hommes. Les campements étaient donc proches du cours d'eau, souvent installés sur les plages de sable ou sur les berges herbues. De plus, il y avait un autre intérêt à placer les camps près de la rivière, car les gués et les rivages accessibles étaient des lieux nécessaires aux bêtes sauvages pour venir boire : ils étaient alors vulnérables et plus faciles à capturer. La durée de tels habitats était commandée par divers facteurs dont le risque d'inondations dues aux crues annuelles. Il va de

soi que tous ces campements, bien que situés au bord même de la rivière, ne devaient pas être recouverts d'eau chaque année, les témoignages que nous retrouvons — restes de faune, outils de pierre — sont parfois si abondants qu'ils doivent correspondre à une occupation pouvant être de quelques années. La plupart des sites ont été, après leur abandon, soit détruits, soit définitivement ensevelis sous les alluvions déposées par le fleuve. Ce n'est qu'au Paléolithique moyen que les habitats ont été installés plus loin des rives. A la fin des temps paléolithiques et au début de la néolithisation, cette tendance s'est accentuée : ainsi les premiers groupements de huttes ou les premiers villages ont été bâtis sur des collines, anciens dômes volcaniques, plus faciles à défendre que les campements de plage. De plus, l'utilisation d'outres en peaux, puis de récipients en terre cuite, permettait le transport de l'eau sur de longues distances ainsi que sa conservation. Enfin, la nécessité de guetter le gibier pour

mieux le chasser n'était plus vitale, la domestication progressive assurant la nourriture du groupe à domicile. C'est ainsi que dans la haute vallée de l'Awash, on trouve sur le sol les vestiges de pierres, presque essentiellement des outils d'obsidienne, témoignages fugaces abandonnés par les premiers pasteurs ou agriculteurs.

La seconde notion qui semble s'imposer aux hommes est la nature du terrain sur lequel ils bâtissaient leur campement. Nous avons, nous aussi, nos préférences lorsque nous installons notre tente. Il apparaît que les occupants des premiers campements de Melka-Kunturé — des *Homo erectus* archaïques — comme d'ailleurs ceux d'Olduvai Gorge en Tanzanie, choisissaient un soubassement de terre argileuse, sans doute une berge de la rivière plus ou moins herbeuse. C'est le cas des gisements datés de 1,7 à 1 million d'années. A l'Acheuléen, période qui prend le relais, les campements sont établis dans le lit asséché de petits affluents de l'Awash dont le fond sableux plaisait particulièrement aux hommes acheuléens; sans doute étaient-ils plus discrètement installés, et aussi moins sujets aux crues de la rivière. Ces remarques proviennent d'observations effectuées au cours de la fouille. Les objets de pierre et les ossements étaient cimentés dans le sable consolidé ou l'argile durcie. Le sol d'occupation et les

objets ont été enfouis sous des argiles lacustres, des sables, des graviers ou des cendres déposés lors d'une éruption volcanique; la nature de ces roches nous donne une indication sur les événements qui ont suivi l'abandon du campement. Tel est l'exemple de Gomboré I : il y a 1,7 million d'années, les objets et les ossements devaient être posés sur la rive boueuse et humide de la rivière. Le fait de retrouver pierres et outils, enfoncés dans de l'argile actuellement durcie, indique bien l'existence d'un rivage et la proximité d'une nappe d'eau; ils ont été ensuite recouverts par des eaux boueuses qui, au cours des temps, ont donné naissance à ces couches d'argile qui peuvent atteindre ici plus de 3 m d'épaisseur. Si le dépôt a duré très longtemps, par contre l'ensevelissement du sol ancien fut très rapide. L'homme a dû fuir devant les eaux de crues de l'Awash; nous en avons la preuve par la découverte d'un fragment de liane, pris entre des pierres : il a pu se conserver intact jusqu'à maintenant étant resté en milieu anaérobie et humide, ce qui appuie l'argument d'un ensevelissement immédiat et définitif. A la fin de l'Acheuléen et surtout durant les dernières périodes paléolithiques, les hommes ont installé leurs campements sur des terrains de nature variée, parfois sur les hautes terrasses de la rivière; ils évitaient ainsi le danger des crues.

A la recherche de matières premières.

La troisième notion qui s'impose à Melka-Kunturé pour l'installation du campement est la recherche de matières premières nécessaires à la fabrication des outils et des blocs pour aménager les abris. De ce fait, les premiers habitants, oldowayens ou pré-acheuléens, établis il y a 1,7 à 1,4 million d'années, étaient toujours installés sur une plage de cailloux ou de galets roulés par les eaux de la rivière; les hommes n'avaient qu'à se baisser pour trouver les pierres dont ils avaient besoin. On le sait, car tous les objets sont fabriqués à partir de galets provenant de ces rivages.

Dès l'Acheuléen moyen (site de Gomboré II) c'est-à-dire vers 800 000 ans, les hommes recherchaient les affleurements de roches, falaises abruptes ou coulées de basalte dont de gros blocs s'étaient détachés et qui devaient se trouver comme maintenant, à quelques centaines de mètres. Ces roches étaient appréciées pour leur qualité, leur dureté et exploitées comme nous le faisons actuellement d'une carrière : en effet, des outils tels que bifaces, hachereaux, éclats nécessitaient la présence de ces blocs qui ne se trouvaient pas toujours sur les plages de la rivière. Ils apportaient donc dans l'habitat des outils fabriqués à l'extérieur. Ce phénomène ne fera que s'accroître

tout au long des temps acheuléens. On n'utilisait plus désormais les cailloux et les galets de la plage que pour tailler de grossiers outils; les bifaces et hachereaux généralement de dimensions nettement supérieures aux galets de la plage et de nature pétrographique différente étaient taillés en un autre lieu, vraisemblablement proche de 200 à 300 mètres.

Dès 200 000 ans, au Middle Stone Age (équivalent de notre Paléolithique moyen), la réduction de la dimension des objets, la généralisation de l'emploi d'outils sur éclats, l'utilisation délibérée de l'obsidienne, roche plus tranchante, plus efficace à l'usage mais plus fragile, ont amené les hommes à rechercher les emplacements où cette roche était abondante. Il n'est pas impossible que certains lieux d'extraction encore connus à l'heure actuelle aient été prospectés par les hommes paléolithiques. La distance du camp à cette « carrière » était d'environ 6 à 7 km. Nous n'avons pas de preuve absolue d'un tel transport à cette époque. Par contre, dans les gisements du Late Stone Age (équivalent du Néolithique), on trouve des outils fabriqués sur des éclats d'obsidienne qui proviennent à coup sûr de ce lieu éloigné : l'analyse chimique des outils et des rognons d'obsidienne prélevés dans la carrière le démontre. Ainsi l'obligation d'avoir blocs et carrière à proximité du camp disparaît

progressivement à mesure que l'on gravit l'échelle du temps.

Dans certaines régions africaines et en particulier à Melka-Kunturé, le paysage des périodes anciennes devait être peu différent de ce qu'il est aujourd'hui. Le lieu choisi pour l'habitat devait être alors principalement soumis aux changements

intervenus dans la société, par exemple : le passage du camp de chasseurs-cueilleurs au hameau de pasteurs-agriculteurs, ou bien l'amélioration des techniques telles que le transport et le stockage de l'eau, la réduction de la taille et du poids des outils, l'utilisation préférentielle de roches de meilleure qualité.

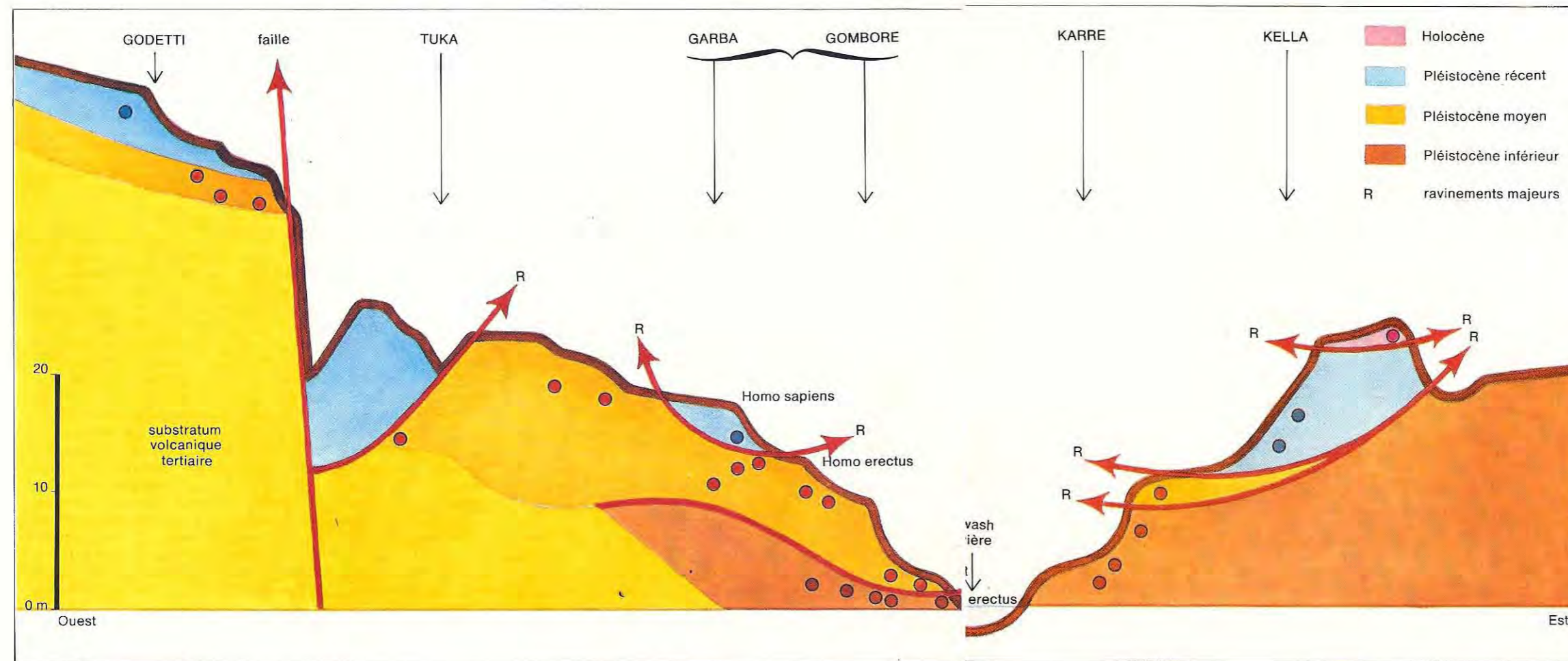
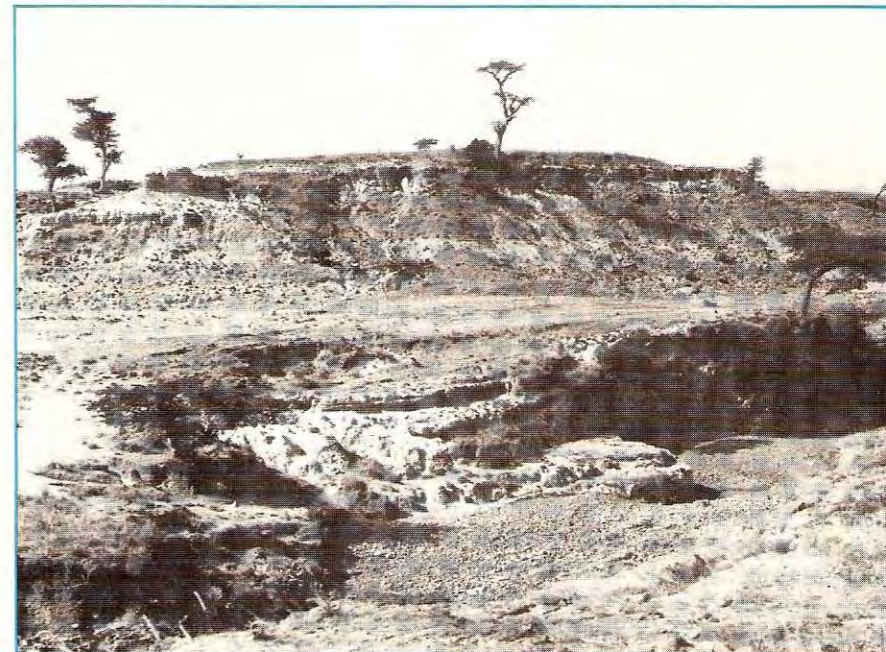
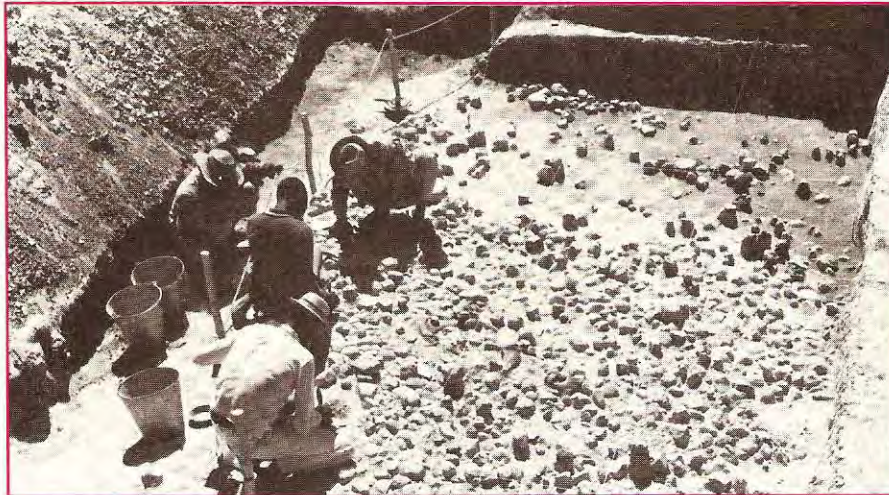


Figure 2. Si on établit une coupe de la haute vallée de l'Awash, telle qu'elle se présente aujourd'hui avec les nombreux ravinements (R) qui ont modifié sa topographie, la localisation des sites archéologiques (indiqués par des points), période par période, fait très nettement apparaître un déplacement des campements entre le Paléolithique et le Néolithique. Au Pléistocène ancien et aux cultures de l'Oldowayen, les premiers habitants se sont installés de préférence à proximité immédiate de la rivière. A partir des plages et des berges, ils pouvaient aisément se procurer l'eau dont ils avaient besoin et c'est là aussi qu'ils attendaient, pour les chasser, les animaux venus se désaltérer. Mais cette localisation n'étant pas sans inconvénients à cause des crues de la rivière, au cours du Pléistocène moyen (cultures acheuléennes), les campements ont été déplacés vers les terrains sableux, dans le lit asséché de petits affluents de l'Awash. Enfin, quand se termine le Paléolithique et que débute la néolithisation, les hommes sont devenus moins tributaires de la proximité immédiate de l'eau et du gibier sauvage. Aussi leurs campements ont-ils migré sur les collines à l'abri des crues et des attaques. Ces localisations préférentielles tiennent aussi compte des ressources en matières premières.

La photographie, représentant la colline la plus à l'est de Melka-Kunturé, celle de Kella, résume parfaitement ces différents choix. Aux premiers habitants, la plage fournit les galets dont ils ont besoin pour fabriquer leurs outils. Dès l'Acheuléen moyen, l'outillage se transforme et l'habitat se déplace sur la première terrasse où se trouvent les blocs de roches basaltiques qui serviront à la confection des hachereaux et des bifaces. Enfin, la dernière étape est celle de la réduction de la taille des objets de pierre et l'utilisation de l'obsidienne vers 200 000 ans. Campements et approvisionnement en matières premières ne sont alors plus liés et l'habitat se transporte sur les hauteurs, en réponse à d'autres besoins. (Cliché J. Chavaillon.)



*Figure 3. Curieusement, ce sont les sites les plus anciens de Melka-Kunturé qui livrent le plus de renseignements sur la vie des hominidés. Enfouis plus profondément, ils ont été mieux préservés de l'érosion. Celui de Gomboré I date d'environ 1,6 ou 1,7 million d'années et était enfoui sous deux à trois mètres d'argile compacte, des boues déposées par la rivière Awash. Il s'agit d'un site très étendu dont une faible partie a été fouillée. Des outils de pierre et des ossements d'hippopotames avaient été laissés là par l'homme. Mais son principal intérêt est d'avoir livré un humérus d'*Homo erectus* aux caractères archaïques, dans un contexte archéologique plus ancien que ce qu'on aurait pu attendre. Il semblerait donc qu'à Melka-Kunturé les grandes associations entre un type humain et un type d'industrie très prisées des paléanthropologues ne sont pas aussi évidentes qu'ailleurs. Ceci indique une évolution en mosaïque où les espèces humaines, la technique, la vie économique, le gibier, etc. évoluent à des rythmes différents. (Cliché J. Chavaillon.)*

Au cours des temps, les hominidés ont choisi de plus en plus librement le lieu où ils pouvaient installer leur campement. Ce choix fait, ils l'ont diversement organisé, selon leur mode de vie et leurs possibilités. En Europe, ce sont les gisements du Paléolithique supérieur qui apportent sur ce sujet les renseignements les plus fidèles. Paradoxalement, à Melka-Kunturé, nous assistons à un phénomène inverse : ce sont les gisements les plus anciens de 1,7 à 0,4 million d'années qui fournissent le plus d'informations paléolithologiques sur l'aménagement intérieur (fig. 3); car, profondément enfouis sous les très anciennes alluvions déposées par l'Awash, ils ont été mieux préservés de l'action des phénomènes d'érosion que les sols du Paléolithique récent, situés au sommet de terrasses ou de collines et qui ont été endommagés ou totalement détruits par les eaux de pluies et de ruissellement, par le passage des animaux et par la mise en culture de la savane. C'est pourquoi les faits évoqués ici concernent surtout les périodes les plus anciennes de la préhistoire.

Lorsqu'on a la chance de découvrir un ancien campement enfoui depuis des centaines de millénaires, l'un des buts est de rechercher les différents secteurs d'activité et d'apporter une ou plusieurs interprétations cohérentes. Certaines zones par exemple, sont abondamment pourvues de cailloux, d'outils et d'ossements alors que d'autres en manquent totalement.

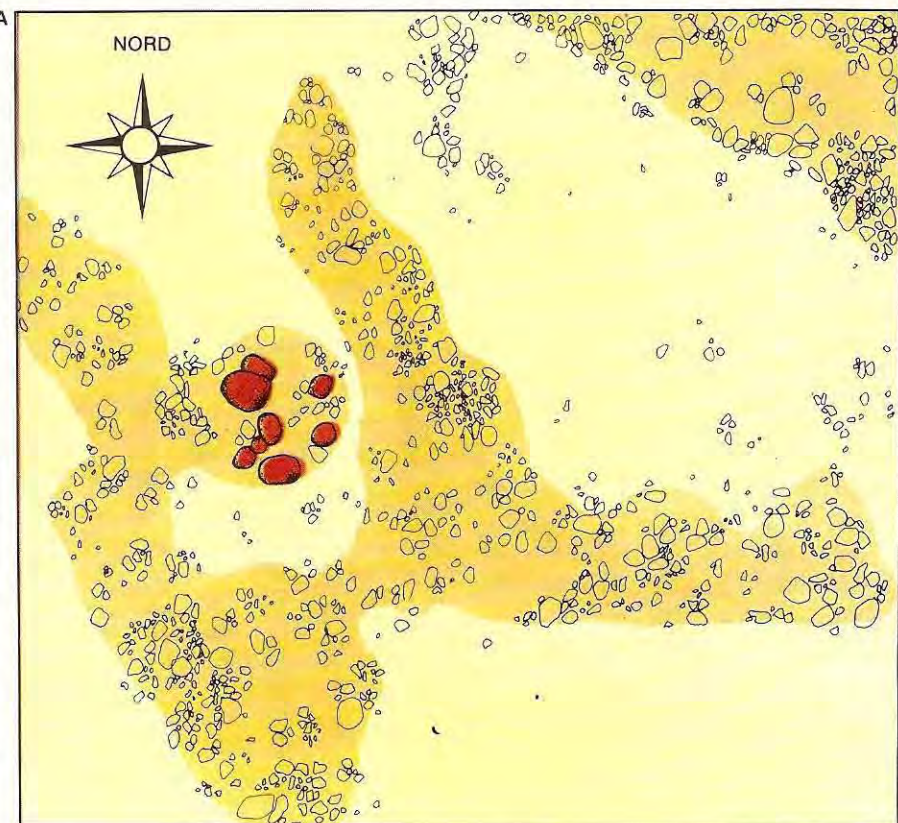
Dans un campement où les objets et les galets sont jointifs et même se chevauchent, les espaces vides, qu'ils aient 2 ou 10 m², ont une signification précise (fig. 4). Nous connaissons à Melka-Kunturé deux aires quasiment nues : celle de Gomboré I (1,7 MA) et celle de Garba XII (1 MA). Ces deux zones sont entourées d'un bourrelet constitué de cailloux et d'outils. Dans les deux habitats, certaines pierres, réunies par 4 ou 5, et de taille supérieure à la moyenne des galets, étaient disposées en petits cercles, laissant un espace vide au centre. Ces pierres pouvaient maintenir l'extrémité d'une branche posée sur le sol, partie de

l'armature d'un enclos, qu'il s'agisse d'une hutte de branchages ou simplement d'une haie de buissons.

La limite d'un abri, dont il ne reste que le soubassement, est matérialisée par un tracé continu, assemblage de nappes de pierres et d'outils, situé à l'extérieur du « mur » en branches de la hutte. Les abris de ce type devaient être bâtis dans les camps de base pour abriter l'homme et sa famille durant la nuit, voire dans la journée : enclos fermé au milieu du camp qui, par ailleurs, ne devait pas avoir de limites nettes et défensives. A Olduvai dans le Bed I, vers 1,8 MA, Louis et Mary Leakey avaient aussi remarqué la présence d'un petit talus de pierres en forme de cercle; quelques objets étaient à l'intérieur. L'interprétation qu'ils en ont donné est celle d'une hutte, recouverte de

branches et de paille, la base étant calée par des pierres formant bourrelet.

Dans les sites les plus anciens, certaines aires d'activité se distinguent nettement par leur organisation : de grosses pierres, d'un diamètre parfois supérieur à 60 cm, d'un poids pouvant dépasser 50 kg se trouvaient groupées au nombre de 3 ou 4 dans un secteur particulièrement dense en objets lithiques et vestiges de faune. Dans le site de Garba IV (1,4 MA), la présence de gros ossements d'hippopotames, d'éléphants ou de bovidés, justifie l'emploi de ces blocs comme billot ou enclume. Par contre dans le site acheuléen de Garba XII (1 MA), on a pu observer que de nombreux percuteurs, sortes de marteaux tenus à la main, ainsi que des choppers ou tranchoirs, entouraient de grosses pierres, marquées elles-



mêmes d'abondantes traces de chocs : ce devait être un lieu servant au concassage d'ossements, de branches ou de graines. Certes, il y avait d'autres aires d'activité, mais souvent situées à l'extérieur du camp principal. Ce pouvaient être par exemple les sites de dépeçage : lorsqu'un gros animal était abattu, on ne transportait au camp que ce qui était nécessaire pour la nourriture ou la vie domestique. On a retrouvé à Melka-Kunturé, comme d'ailleurs au Kenya, l'emplacement de sites de « boucherie ». Autre exemple : les aires de taille de la roche pouvaient être dans le camp de base, mais aussi sur le lieu même d'extraction; nous l'avons dit, ce pouvait être fort loin de l'habitat !

Ces aires d'activité différentes, se matérialisent sur le sol par la présence ou l'absence d'ossements et par une répartition variable des types d'outils qui ne sont pas les mêmes selon qu'on les utilise pour dépecer un animal, pour écraser des graines ou rechercher la moelle des os. On comprend donc l'intérêt, lorsqu'on effectue une fouille de savoir où l'on se trouve, c'est-à-dire de quel secteur d'activité il s'agit, car les différences qu'on observe nécessairement pourraient être interprétées, à tort, comme preuves en faveur d'une évolution ou d'une régression technologique.

Les outils indiquent une certaine avance technologique.

Si les données concernant l'installation d'un habitat échappent souvent à l'archéologue, par contre l'assemblage d'objets et d'ossements demeure la base

même des sciences préhistoriques. On ne peut pas évoquer la vie des Paléolithiques sans tenir compte de ce qu'on nomme l'industrie lithique ou l'outillage, c'est-à-dire l'ensemble des objets fabriqués ou simplement utilisés. Les pièces lithiques, comme les fossiles, permettent de placer le gisement dans l'échelle des temps par comparaison avec d'autres sites prospectés et connus. Toutefois, il faut être conscient du fait que si l'industrie lithique occupe une place essentielle dans la connaissance d'un gisement, elle apparaît beaucoup plus importante qu'elle ne le fut dans la réalité, car les outils de pierre ne sont souvent que le témoignage unique qui reste d'une occupation par l'homme.

Chaque type d'outils a sa propre lignée technique, mais cette évolution par catégorie n'est pas synchrone; autrement dit, les changements qui se sont produits dans la forme ou dans la partie active d'un outil particulier, tel que le biface, ne sont pas nécessairement contemporains d'une évolution semblable concernant par exemple les grattoirs. C'est ainsi qu'à Melka-Kunturé, chaque objet évolue à son rythme et à un moment donné se transforme ou bien disparaît (fig. 5).

Un gisement préhistorique n'est pas seulement le groupement de pièces plus ou moins bien taillées. On y découvre aussi de simples cailloux apportés par l'homme : certains ont été brisés et d'autres portent la marque de chocs dus au martelage pierre contre pierre. Ces fragments de cailloux sont aussi abondants que les pièces fabriquées, mais ce grossier outillage n'est pas plus taillé que les cailloux dont le chimpanzé actuel se

sert pour écraser des noix. Des centaines de millénaires plus tard, des outils fabriqués pour cet usage remplaceront ce matériel encombrant et peu efficace.

L'outil qui caractérise la période pré-acheuléenne est nommée « chopper »; c'est une pièce dont le tranchant a été obtenu par le détachement d'un ou de plusieurs éclats. Le poids, les dimensions, la longueur de la partie active varient considérablement : ces pièces servaient donc à des usages différents, mais toutes étaient des tranchoirs destinés à couper, briser, écorcer ou appointer une branche pour fabriquer un épieu en bois, sans doute véritable arme des premiers hommes. Même emmanché, un chopper ne permettait pas de tuer un hippopotame ! Le chopper est l'outil à tout faire, mais on trouve aussi des cailloux dont le bord a été grossièrement aménagé en grattoir. Enfin, les éclats — fragments de roches détachés volontairement d'un bloc, le nucleus, ou bien résidus de la taille des choppers — sont parfois utilisés pour leurs arêtes coupantes, mais le plus souvent ne portent pas les marques d'un aménagement volontaire.

Entre 1 et 0,4 million d'années s'est produit à Melka-Kunturé un événement mondialement connu, l'installation lente et progressive de la civilisation acheuléenne dont les caractéristiques peuvent se résumer en trois mots : un homme, *Homo erectus*; une technique, celle du biface; une conquête domestique, celle du feu. Au Kenya et en Tanzanie, l'apparition de l'Acheuléen aurait eu lieu, selon M. Leakey, vers 1,4 MA. A Melka-Kunturé, les bifaces sont le plus souvent de forme ovale; les facettes qu'on observe sur les deux faces de ces objets sont régulières, symétriques et les retouches si soigneusement faites que l'arête des bords et de l'extrémité est peu sinueuse ou droite : ce devait être d'excellents couteaux utilisés à la chasse



Figure 4. A quoi ressemblent les plus anciens campements retrouvés à Melka-Kunturé ? Le plan du sol d'occupation du site de Garba XII, datant d'environ un million d'années ressemble fort à une nappe de pierre où quelques espaces restent vides (A). En fait, la plupart des blocs présents sur le site ont été apportés et leur répartition répond bien à une intention particulière. A droite, la grande surface ovale vide de pierres pourrait correspondre à une zone d'habitation entourée d'un enclos fait de branches ou de buissons calés par des pierres groupées par 3 ou 4. Dans la partie ouest du site, on observe des espaces vides de 1 à 3 m², fréquents sur les habitats pré-acheuléens et acheuléen ancien de Melka-Kunturé mais dont on n'a pas encore vraiment trouvé la fonction. Au centre de ce secteur se trouve un groupe de pierres et de blocs qui devaient servir soit au concassage du bois et des ossements, soit au dépeçage du gibier. On y a en effet retrouvé de nombreux outils de pierre et les plus grosses pierres portent d'abondantes traces de chocs dues à leur emploi comme enclume ou billot (B). Comme on peut le constater à partir de l'examen de ce plan, la limite du camp n'est ni très nette, ni très défensive et bien des incertitudes subsistent encore quant au type de clôture adopté et aux activités qui s'y déroulaient. (Cliché J. Chavaillon.)

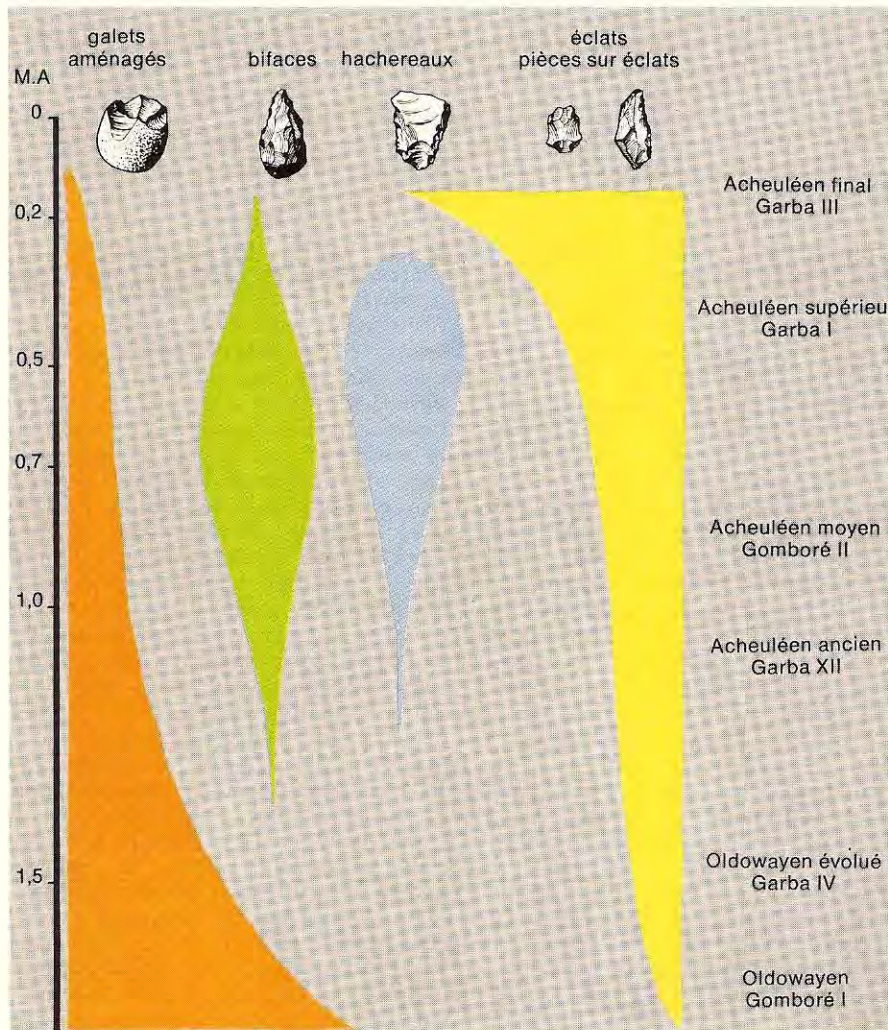


Figure 5. Les objets de pierre taillée occupent le plus souvent une place essentielle dans la connaissance d'un gisement archéologique. A Melka-Kunturé, l'évolution de l'outillage est aussi une composante importante de la connaissance des sites, mais chaque objet évoluant à son rythme, il faut non seulement comparer l'évolution de l'outillage à celle des autres données, mais aussi l'évolution des outils entre eux. Quatre grandes catégories d'objets figurent sur ce schéma : galets aménagés; bifaces; hachereaux; éclats et pièces sur éclats. Les bifaces et les hachereaux, généralement caractéristiques de l'Acheuléen, apparaissent tôt, disparaissent tard et ont leur optimum entre 0,5 et 0,3 million d'années. En revanche, le nombre de galets aménagés (choppers et polyèdres) et celui des éclats et pièces sur éclats sont inversement proportionnels, les pièces sur éclats ayant quasiment remplacé les pièces sur bloc ou galet entre 20 000 et 10 000 ans. Cette évolution, confrontée à celle de l'organisation du campement par exemple, témoigne d'une réelle avance technologique des occupants de la région.

ou aux travaux domestiques; mais fixés à l'extrémité d'une hampe, ils devenaient une arme autrement plus efficace que le chopper. L'étude de gisements d'âges différents permet d'observer une transformation progressive du chopper en biface. Cette révolution technique fut lente : on en connaît des témoignages en Éthiopie mais aussi en France, au Maroc... Le chopper a cependant perduré jusqu'à la fin de la période acheuléenne, mais ses formes sont devenues de plus en plus grossières. C'est le biface qui l'a remplacé car sa finition technique, sa symétrie lui confèrent une efficacité nouvelle et même une valeur esthétique. Le biface n'est certes pas la seule pièce de la culture acheuléenne. En Afrique, on trouve ces grands éclats dont une extrémité est tranchante et que l'on nomme hachereaux. Il y a aussi de très nombreux

petits éclats, non plus seulement utilisés à l'état brut mais qui ont subi, après le détachement du nucleus, des aménagements ou retouches, leur attribuant des fonctions bien spécialisées telles que gratter, râcler, percer, couper... Ces types d'outils étaient déjà connus dans les périodes antérieures, mais fabriqués sur des galets ou cailloux de l'Awash ils étaient lourds, encombrants et peu efficaces.

A la fin de l'Acheuléen, on note la présence de nombreuses pierres sphériques, de la dimension d'une boule de pétanque. Les unes ne sont pas tout à fait rondes, ce qui est dû au détachement d'éclats dont les cicatrices ou facettes lui confèrent un contour polyédrique; d'autres au contraire ont été arrondies par piquetage ou bouchardage. On suppose, et Louis Leakey l'a évoqué au

Kenya, que ces boules étaient enserrées dans des filets de peaux ou d'écorce et jetées dans les pattes des animaux de savane pour les capturer. Cette hypothèse se trouve appuyée par le fait qu'à Olduvai comme à Melka-Kunturé, ces objets ont été trouvés réunis par trois, position qu'ils devaient avoir lorsqu'ils étaient encore dans le filet qui, lui, a été détruit par la suite.

Chasseurs, charognards ou collectionneurs ?

Le but de la préhistoire est de connaître la vie quotidienne des populations primitives : on peut essayer d'imaginer ce qu'il en était, bien que les données soient rares. Les principales activités de l'homme paléolithique étaient la cueillette et la chasse. Nous n'avons pas, pour ces périodes reculées, de témoignages indiquant que les hommes s'adonnaient à la pêche. Il est cependant possible et vraisemblable que, sans être l'activité principale, la pêche ne devait pas être négligée. Les animaux qui ont été consommés dans un habitat paléolithique avaient peut-être été capturés ou tués à la chasse. Ce pouvait être aussi des charognes disputées et prises aux grands carnivores.

La présence d'ossements, de dents ou de cornes d'animaux à la surface du sol est importante pour la compréhension de la vie domestique mais nous renseigne aussi sur les espèces animales consommées. Par exemple, la découverte de fragments de membres, de côtes ou de bassins indiquent le transport dans le camp de quartiers de viande. De même la fracturation longitudinale est souvent due à la recherche de la moelle. Par contre, d'autres pièces anatomiques étonnent un peu. C'est le cas des quelque 120 cornes d'antilopes qui couvraient le sol du site de Garba IV (1,4 MA). Le fait que les ossements des membres de ces animaux soient moins nombreux, indique un apport volontaire des cornes pour une fonction précise, peut-être pour la construction d'un enclos ou d'une hutte. Il en est de même des nombreuses canines et incisives d'hippopotames qui, souvent taillées ou appointées, pouvaient servir de pics.

Le feu domestique est une preuve d'évolution technologique mais aussi sociale. Les plus anciennes traces laissées par un feu datent d'environ 1,6 MA, à Chesowanja, au Kenya, mais la terre brûlée qu'on retrouve est-elle due à un foyer volontairement allumé ou simplement à un feu de brousse ? La découverte récente par J.D. Clark, dans les gisements de la moyenne vallée de l'Awash, en Éthiopie, de cônes d'argile brûlée, confirmerait l'existence de petits foyers antérieurs à 1,5 MA. Ceci témoignerait de l'emploi de techniques appropriées pour l'entretien du feu. A Melka-Kunturé, ce n'est que vers 400 000 ans qu'on peut déceler des traces de foyer

DES AUSTRALOPITHÈQUES, DES HOMMES ET DES INDUSTRIES

Chaque nouvelle découverte de fossiles d'hominidés vient tantôt remettre en question, tantôt compléter et confirmer le schéma évolutif de la lignée humaine. Les paléontologues reconnaissent généralement deux lignées distinctes dans la famille des hominidés : les Australopithèques et les hommes. Toutefois, ils ne sont pas d'accord sur la façon d'envisager les relations entre genres et espèces. La découverte en Éthiopie d'*Australopithecus afarensis* (Lucy), dans des sédiments datés de 3,5 MA, a permis à plusieurs paléontologues de redéfinir la lignée humaine.

Pour Donald Johanson, Tim White et Phillip Tobias, Lucy serait notre ancêtre directe; ses descendants auraient formé deux lignées, le genre *Australopithecus* et le genre *Homo*.

Selon Yves Coppens, Lucy serait davantage une « cousine » qu'un ancêtre : elle serait l'un des derniers chaînons d'une troisième lignée, le genre *Preaustrolophitecus*. C'est de cette lignée que se détacherait, bien avant Lucy, vers 6 MA, le genre *Australopithecus* et de ce dernier surgirait vers 4 à 5 MA le genre *Homo*.

Pour Richard Leakey, enfin, Hommes et Australopithèques sont deux branches d'hominidés parfaitement distinctes.

L'ancêtre direct de l'Homme aurait donc au moins quatre millions d'années. Mais on sait que les Australopithèques, dont *A. robustus* et *A. boisei*, existaient encore, en tant que genre distinct, il y a 1 million d'années. Ces deux genres d'hominidés ont donc cohabité longtemps, ce qui pose le problème de l'attribution des vestiges archéologiques retrouvés pour ces périodes.

Les vestiges des campements (outils en pierre, fragments d'os, sols d'occupation) témoignent donc de la présence d'hominidés, mais lesquels ? S'agit-il de l'Homme ou de l'Australopithèque ? A-t-on ensuite affaire à l'*Homo habilis* découvert par Leakey en Tanzanie, à *Homo erectus* également connu sous le nom de Pithécantrophe ou même à *Homo sapiens* ? La tendance fort générale des paléanthropologues consiste à attribuer les outils aux êtres paraissant les plus évolués. Les pièces trouvées au-delà de 2 MA ont-elles été fabriquées par un *Homo* ou un Australopithèque ? Les petits éclats de quartz découverts à Shungura dans la basse vallée de l'Omo, pourraient bien être, je pense, l'œuvre d'un Australopithèque.

Une autre tendance consiste à vouloir attribuer les outils caractéristiques d'une civilisation à une espèce humaine précise. C'est ainsi que *Homo habilis* est considéré comme l'auteur des outils oldowayens ou pré-acheuléens, nommés choppers ou tranchoirs; *Homo erectus* est l'homme de la civilisation acheuléenne avec le biface et, enfin, *Homo sapiens* serait responsable des outils sur éclats du Paléolithique moyen et supérieur. Un tel schéma, vrai dans son ensemble, est faux aux frontières. Car, malgré ce que pensent encore certains préhistoriens, il n'y a pas eu une civilisation de l'*Homo erectus* qui aurait anéanti *Homo habilis* et ses choppers, pas plus qu'*Homo sapiens* n'arriverait de régions privilégiées porteur d'une nouvelle science. Sans écarter l'idée de migrations et de contacts enrichissants entre ethnies différentes, il y a eu passage d'une forme humaine à l'autre comme il y a eu évolution sociale, transformation d'une civilisation qui, avec le temps, amena une autre culture et les fondements d'une autre société.

domestique : des pierres brûlées dont l'analyse a démontré qu'il s'agissait d'un foyer peu important (la température y atteignait environ 300°). Dans le même habitat, il y avait de très nombreux fragments d'ocre rouge. On sait que l'ocre, à l'état naturel, est généralement jaune ou brune; sous l'action du feu, elle acquiert une couleur rouge. Une certaine abondance de ces fragments à la surface du sol indique qu'il y eut des feux allumés, probablement volontaires. Mais l'ocre joue aussi un rôle dans la vie sociale : elle pouvait être utilisée comme peinture corporelle au cours de manifestations rituelles ou simplement n'avoir eu qu'une signification esthétique.

Cependant, d'autres activités ne peuvent qu'être supposées, car elles échappent encore aux investigations scientifiques. Par exemple, tout le matériel fabriqué en bois, que ce soit des épieux ou des objets domestiques, n'a pu être préservé du pourrissement. De même, une activité vraisemblable, la cueillette ou récolte des racines, graines ou fruits, n'est connue que par les exceptionnels vestiges de végétaux ou par les grossiers marteaux en pierre qu'on suppose avoir été utilisés pour briser noix et racines. Il faut reconnaître que c'est fort peu et, cependant, ces quelques documents permettent de compléter peu à peu le puzzle de la vie de l'homme préhistorique.

Des évolutions aux rythmes différents.

Généralement, l'évolution des cultures paléolithiques, surtout pendant les périodes anciennes, est fondée sur l'étude des objets lithiques, les restes d'animaux apportant plutôt des informations sur le paysage et le climat. L'intérêt de Melka-Kunturé est précisément de placer l'évolution des outils dans un cadre social, autrement dit, d'envisager le perfectionnement ou bien la régression, voire la disparition de certains outils au sein d'une organisation humaine.

En suivant, à Melka-Kunturé, les différentes lignées technologiques ou sociales, on prend conscience d'une évolution continue bien qu'irrégulière. Or les stades de changement ne sont pas toujours contemporains. Prenons l'exemple de Garba XII; les caractères techniques des outils sont déjà ceux de l'Acheuléen. En effet, les premiers bifaces et hache-reaux, sans être abondants, ne sont plus l'exception et les outils sur éclats sont différents et plus élaborés que ceux des périodes antérieures. On peut donc attribuer à cet outillage l'étiquette de la nouvelle étape technique. Par contre, l'aménagement du sol, c'est-à-dire le choix de l'emplacement du camp, l'organisation intérieure et par là même, le genre de vie, sont encore très semblables à ceux qu'on observe dans les habitats oldowayens qui précèdent, en Afrique orientale, l'Acheuléen. Ainsi, à une réelle avance technologique s'oppose, à la même époque, un certain retard dans

le mode de vie. Nous avons également noté ces différences, à la fin de l'Acheuléen : la technique est celle du Paléolithique moyen avec la miniaturisation et la standardisation de l'outillage sur petits éclats d'obsidienne, mais l'organisation du campement est encore celle de l'homme acheuléen. C'est en fait un peu ce qu'on pourrait observer dans certaines régions où la façon de vivre est restée très traditionnelle : par exemple, des constructions en murs d'argile et un sol en terre battue abritent un matériel domestique encore archaïque, mais qui voisine avec le transistor à piles et la bicyclette...

D'ailleurs, le traditionnel couple : Oldowayen/*Homo habilis*, Acheuléen/*Homo erectus*, Paléolithique moyen-supérieur/*Homo sapiens* est quelque peu désuni ! A Melka-Kunturé, dès 1,7 MA un *Homo erectus* vivait dans un habitat oldowayen; de même un *Homo sapiens* est contemporain de l'Acheuléen final. Il n'y a pas de grandes coupures à Melka-Kunturé, mais tout ne change pas en même temps. Les ensembles que constituent les espèces humaines, la technologie, la vie économique, le gibier... doivent être examinés conjointement. A leur point de rencontre, ces ensembles constituent une civilisation. De ce fait, les changements culturels résultent du déplacement des intersections entre ces différents ensembles. C'est ce qu'on peut appeler une évolution en mosaïque.

Ainsi, ce qu'on observe à Melka-Kunturé permet de poser quelques questions d'ordre général, par exemple : d'où provient le progrès technique, en particulier pour les premiers groupes humains ? Ou bien, quelle est l'influence des facteurs sociaux et anthropologiques sur une nouvelle invention et réciproquement quel est l'impact de cette découverte sur la société ? La préhistoire, dans ce domaine, peut au cours de nouvelles recherches, apporter des précisions sur l'interaction de cette très ancienne dualité : technologie et société. ■

Pour en savoir plus

- J. et N. Chavaillon, *Le Paléolithique ancien en Éthiopie*, IX^e congrès UISPP, Nice, 1976; « Evolution de l'Acheuléen à Melka-Kunturé », *Anthropologie*, XVIII (2-3), 1980 in *Homo erectus and his Time*, ed. J. Jelinek, Brno.
- J. Chavaillon et al., « Le début de la fin de l'Acheuléen à Melka-Kunturé », *BSPF*, 75, 1978; « From the Oldowan to the Middle Stone Age at Melka-Kunturé. Understanding cultural changes », *Quaternaria*, XXI, 1979.
- Y. Coppens, *Le singe, l'Afrique et l'homme*, Fayard, 1983.
- *The Cambridge History of Africa*, vol. 1, 1982.
- *Earliest man and environments in Lake Rudolf Basin*, University of Chicago Press, 1976.
- M. Leakey, *Olduvai Gorge Bed I and II*, Cambridge University Press, 1971.